

1

En février, Strasbourg grelotte souvent. Les toits sont givrés. Les arbres chauves.

Au grand cimetière du Nord, dans l'ancien faubourg des Maraîchers de Strasbourg, Aimée contemple ce trou dans la glaise jaune où glissera le cercueil de Carl-Emmanuel.

Le croque-mort jette une planche en travers du trou, s'assure de sa solidité avant de saisir le bras d'Aimée. Elle ne sait que faire de la pelle qu'il vient de glisser dans la main. Les amis la voient naviguer de gauche à droite. Elle va perdre l'équilibre... Le croque-mort se précipite, plante la pelle dans la terre pour donner un point d'appui à celle que la douleur fait chavirer.

Le cercueil disparaît petit à petit sous un ruissellement feutré. Des roses rouges plongent aussitôt suivies par un autre ruissellement. C'est l'enlacement ultime de la vie et de la mort, de l'éphémère beauté et du temps carnassier.

Aimée a conscience de jouer un mauvais premier rôle. Seule l'ombre lui convient, celle que lui réservait Carl-Emmanuel dans sa vie quotidienne. Le trou sous ses pieds est à la juste mesure de son envie de disparaître, de recouvrir son corps de cette terre lourde, charriée par les alluvions du Rhin, prête à étouffer la douleur.

Mais des mains prévenantes la ramènent vers l'allée aux grands platanes nus. Des yeux amis l'attendent à hauteur de son regard. Elle en identifie quelques-uns, ignore les autres et se laisse traîner vers la voiture des Pompes Funèbres aussi noire que son manteau, sa voilette, ses gants, ses bas, comme seront noirs tous les jours à venir. Après tant d'années de lumière, cette non-couleur la jette, chiffé molle, sur le siège glacé.

La voiture file maintenant à travers le Faubourg des Maraîchers, pourvoyeur séculaire de l'aristocratie et de la bourgeoisie strasbourgeoises. Aimée, yeux clos, suit l'itinéraire familial : la longue rue principale, l'église protestante, les boutiques et les bistrotts où se raconte aujourd'hui, pour la nième fois, « l'injuste disparition » du Professeur Carl-Emmanuel R. – Carlam pour les intimes.

Sur le pont de la Rose Blanche, juste avant l'imposant bâtiment du Conseil de l'Europe, à l'endroit même de l'accident, Aimée baisse la vitre. Comme on abandonne des oripeaux, elle jette au vent ses gants et son chapeau à voilette pour se fondre dans la

foule que la douleur habillée indigne ou exaspère.

“Si je disparaissais, je ne veux pas que tu portes mon deuil” lui a souvent répété le grand médecin. Au temps du bonheur, on aurait pu croire à une boutade, celle que chacun répète comme s’il suffisait de la dire pour écarter la mort. À présent la réalité donne à l’injonction toute sa dimension. Il ne s’agit pas de Carl-Emmanuel et de sa volonté défunte, mais d’Aimée, de sa vie sans lui. Une fois encore, bien au-delà de sa propre mort, il désirait la protéger du regard des autres, de leur pitié surtout.

L’allée de la Robertsau, aux platanes chauves en cette saison, paraît interminable et sale, malgré les immeubles en pierre de taille aux soubassements plongés dans des jardins tirés au cordeau. La voiture bifurque dans l’Avenue des Vosges, la plus longue avenue de la ville, la plus encombrée de camions. Impossible d’ignorer un feu rouge, ni de violer un trottoir pour aller plus vite...

Aussitôt débarquée, Aimée se jette dans l’immeuble puis dans la cage d’escalier sans un regard pour la concierge en train de répéter, devant quelques voisins, une phrase alambiquée sur la cruauté de la vie.

Debout au milieu du coin bureau, Aimée contemple le fauteuil dans lequel, sa vie durant, le corps de Carlam a creusé des pleins et des déliés, véritables idéogrammes qu’il suffit de déchiffrer pour en comprendre le sens.